

Sur l'honneur chez Camus — nouvelle valeur dans *L'Etat de Siège*

Le 27 octobre 1948, Albert Camus a fait représenter pour la première fois *L'Etat de Siège*. Cette tentative s'est soldée par un échec complet et on a été obligé d'arrêter la pièce « au bout de dix-sept représentations¹⁾. » Cette impression de ratage ne va jamais plus s'effacer. Depuis, plus de quarante ans ont déjà passé sans que rien n'ait changé au jugement rendu à l'époque. On ne trouve, par exemple, ni d'étude sur *L'Etat de Siège* dans la série d'articles sur Albert Camus publiée par les Lettres Modernes, ni de liste des études consacrées à cette pièce dans la *Bibliographie des Etudes de Langue et Littérature Françaises au Japon* éditée par La Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises. On peut dire que *L'Etat de Siège*, ce qui est exceptionnel pour les œuvres de Camus, n'a jamais fait l'objet d'une discussion en profondeur et n'a jamais été envisagé isolément.

Le but de cette étude ne consiste pas, cependant, à porter un jugement de valeur sur cette pièce de théâtre oubliée mais, à travers l'analyse du mot *honneur* qui y intervient fréquemment et que l'on n'a pas encore considéré comme un thème important chez Camus, à chercher une nouvelle valeur camusienne que l'on pourrait supposer être apparue vers l'époque de la rédaction de cette œuvre et, en étudiant la façon dont cette valeur a pu se modifier, à faire la preuve que *L'Etat de Siège* marque un tournant décisif dans la vie de Camus.

Avant d'aborder le sujet, il est indispensable de faire une constatation préalable. Tout le monde sait que Jean-Louis Barrault a offert à Camus

1) Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, Seuil, 1978, p. 465. Camus lui-même a écrit à Jean Grenier qu'il y avait eu vingt-

trois représentations. Voir *Correspondance Albert Camus — Jean Grenier*, Gallimard, 1981, p. 151.

d'écrire un spectacle consacré au mythe de la peste et qu'il avait lui-même laissé « le canevas d'une mise en scène » (p. 187)¹⁾. Dans quelle mesure l'influence de Barrault a-t-elle laissé des traces dans l'édition définitive ? Telle est la question. Mais il est impossible de fournir une preuve définitive puisque nous ne possédons ni ce canevas ni les variantes de *L'Etat de Siège*. Cependant le fait que Camus a dédié cette pièce à Barrault et surtout le fait qu'il laisse dans l'« Avertissement » un témoignage ainsi conçu « j'ai écrit tout le texte » (p. 187) prouve à coup sûr que *L'Etat de Siège* est l'œuvre de Camus.

La fréquence de l'emploi du mot *honneur* frappe tout lecteur de *L'Etat de Siège*. C'est vingt-deux fois que ce mot retentit aux oreilles des spectateurs, quel que soit le sens que l'auteur lui donne. Ce chiffre ne serait pas déplacé chez Corneille qui a employé bien des fois ce mot dans les trente-deux pièces qu'il a créées personnellement²⁾. Cependant si l'on tient compte du fait que le mot a été rarement employé dans les pièces précédant *L'Etat de Siège*, on comprend facilement que le taux de fréquence d'emploi est infiniment plus élevé qu'ailleurs. En effet, Camus n'emploie ce mot qu'une fois dans *Le Malentendu* et deux fois dans *Caligula*. De plus, il n'y attache aucun sens positif³⁾. Dans *Le Malentendu*, on en trouve un seul exemple dans le monologue de Jan, mais il ne s'agit là que d'une locution⁴⁾. Les deux exemples de *Caligula* sont les suivants.

Moi, je n'ai pas d'idées et je n'ai plus rien à briguer en fait d'honneurs et de pouvoir. (p. 67)

Alors, disparaïs, ma jolie. Un homme d'honneur est un animal si rare en ce monde que je ne pourrais pas en supporter la vue trop longtemps. (pp. 74-75)

Notez bien que le mot est au pluriel dans le premier exemple. Quant

1) La pagination après la citation indique celle de la collection de la « Bibliothèque de la Pléiade » : Albert Camus, *Théâtre, Récits, Nouvelles*, Gallimard, 1962, dépôt légal 1967. Par ailleurs nous utilisons le sigle Pl. II pour désigner *Essais*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965 ; C. I pour *Carnets I*, Gallimard, 1971 ; C. II pour *Carnets II*, Gallimard, 1964 ; C. III pour *Carnets III*, Gallimard, 1989.

2) Sur ce point, voir Charles Müller, *Le Vocabulaire du Théâtre de Pierre Corneille*, Slatkine Reprints, 1979, p. 160.

3) Nous n'en trouvons qu'un exemple dans la *Révolte dans les Asturies*, « essai de création collective » (p. 399). Il n'a pas de sens positif ici non plus. Voir p. 425.

4) « Allons, faisons honneur au festin du prodiguel » (p. 154)

au deuxième, il ne s'agit tout compte fait que d'un passage où Caligula appelle ironiquement « un homme d'honneur » le vieux patricien qui est venu lui dénoncer un complot dirigé contre lui. Ici non plus, le mot n'a pas de signification réelle. Rappelons ici que Cherea, l'homme révolté de cette pièce, ne prononce jamais ce mot pour justifier sa révolte contre le tyran Caligula. Par contre, Diego, le héros de *L'Etat de Siège*, révolté contre la Peste qui force, comme Caligula, tous les habitants de Cadix à vivre dans l'absurde, prononcera ce mot six fois. Le fait que Cherea s'en abstient nous donne, comme nous le verrons plus loin, une indication sur la date où commence à se cristalliser dans la pensée de Camus la notion d'honneur.

Examinons-en maintenant l'emploi dans les romans¹⁾ publiés antérieurement à *L'Etat de Siège*. Ainsi que dans *Le Malentendu* et *Caligula*, il est très restreint. De fait, Camus n'emploie ce mot qu'une seule fois dans *L'Etranger* et deux fois dans *La Peste*. Ici non plus, Camus n'y attache aucune signification particulière. Un seul exemple dans *L'Etranger* : « la Légion d'honneur » (p. 1128). Le terme se passe de commentaire. Les deux exemples dans *La Peste* sont les suivants.

Disons donc qu'il était louable que Tarrou et d'autres eussent choisi de démontrer que deux et deux faisaient quatre plutôt que le contraire, mais disons aussi que cette bonne volonté leur était commune avec l'instituteur, avec tous ceux qui ont le même cœur que l'instituteur et qui, pour l'honneur de l'homme, sont plus nombreux qu'on ne pense, c'est du moins la conviction du narrateur. (p. 1327)

Le lendemain, Rambert, premier au rendez-vous, lisait avec attention la liste des morts au champ d'honneur. (p. 1343)

Quoique le mot soit employé positivement dans le premier exemple, l'expression est stéréotypée et on pourrait dire que la notion d'honneur n'y est pas encore conceptualisée avec netteté. Dans le deuxième, il ne s'agit que d'un mot composé « champ d'honneur »²⁾.

1) Quant à la fréquence d'emploi dans les romans, voir Manfred Sprissler, *Albert Camus Konkordanz zu den Romanen und Erzählungen*, Band I, Georg Olms, 1988, p. 790.

2) Nous ne trouvons que trois fois le mot *honneur* dans *Le Mythe de Sisyphe*.

Deux exemples, dont l'un se trouve dans la citation de Gendarme de Bévoite, apparaissent dans le passage qui traite du don juanisme et le troisième dans celui qui commente *Le Château* de Kafka. Voir Pl. II, p. 153, p. 207.

En revanche, Camus se sert du mot, nous l'avons déjà dit, vingt-deux fois dans *L'Etat de Siège*. Si l'on examine plus minutieusement tous les exemples, on comprendra que presque tous les personnages principaux, c'est-à-dire, Nada, Diego, le premier alcade, le juge, la secrétaire, la Peste, Victoria et la femme du juge, prononcent ce mot. On pourrait considérer, par conséquent, le mot *honneur* comme un mot-clé de *L'Etat de Siège*. Quant aux ouvrages postérieurs à *L'Etat de Siège*, le mot *honneur* y revient plus fréquemment que dans les ouvrages antérieurs et il s'emploie sept fois dans *Les Justes*, quatre fois dans *La Chute*, dix fois dans *L'Exil et le Royaume*. Nous citerons plus loin quelques exemples concrets mais ce changement de fréquence d'emploi nous incite à suggérer que le mot *honneur* continue d'avoir une signification importante dans les ouvrages postérieurs à *L'Etat de Siège*.

Alors quel sens prend le mot *honneur* dans cette pièce ? Les exemples où il s'emploie au sens propre, c'est-à-dire au sens de « dignité morale » sont naturellement nombreux mais il se trouve aussi des passages où il s'emploie au pluriel¹⁾, au sens de fidélité conjugale²⁾, sous la forme de l'expression « Votre Honneur³⁾ » ou bien de locutions telles que « avoir l'honneur de inf. »⁴⁾ ou « honneur à qn. »⁵⁾ etc. La variété des exemples prouve bien, à notre avis, que l'écrivain était obsédé par la notion d'honneur. Camus n'a-t-il pas voulu montrer ce qu'était l'honneur véritable en utilisant ce mot en dehors du sens habituel ?

Il va sans dire que l'utilisation la plus significative est celle qu'en a fait Diego, le héros de cette pièce. Dès le lever du rideau, il est présenté comme un homme qui aspire à l'honneur. Écoutons le dialogue avec Nada.

Nada

Je suis au-dessus de toutes choses, ne désirant plus rien.

Diego

Personne n'est au-dessus de l'honneur.

Nada

1) Voir p. 192.

2) Le juge dit à sa femme : « Tu n'as pas toujours craint le mal pour toi. Et tu y as perdu l'honneur » (p. 211).

3) Le premier alcade appelle le gouverneur « Votre honneur » (p. 209) et la secrétaire ainsi que Nada emploient cette ap-

pellation pour la Peste. Voir p. 218, p. 220, p. 278.

4) Voir p. 221.

5) Voir p. 296. Nous indiquons ici toutes les autres pages où l'on trouve le mot *honneur* : p. 196, p. 213, p. 218, p. 221, p. 229, p. 253, p. 255, p. 275, p. 292.

Qu'est-ce que l'honneur, fils ?

Diego

Ce qui me tient debout.

(p. 196)

Ainsi, fidèle au devoir, Diego brave fièrement la Peste. Cependant, comme il l'avoue lui-même, Diego même n'est pas un être pur¹⁾. Lui aussi a un côté lâche et égoïste. On pourrait en citer quelques exemples. Poursuivi par les gardes de la Peste, il s'enfuit dans la maison du juge et prend un moment l'enfant comme otage pour pouvoir préserver sa vie. Marqué par le signe de la peste, il veut infecter Victoria de peur de mourir dans la solitude. Il tente une fois de s'enfuir de Cadix gouverné par la Peste.

Vers la fin de la pièce, la Peste présente à Diego une alternative : il lui faut choisir entre le bonheur personnel et le sacrifice qui implique l'abandon du bonheur. Diego renonce à la vie heureuse avec Victoria, choisit de sauver les habitants de Cadix, se sacrifie, remplit ainsi son devoir d'homme et parvient à l'honneur.

Diego

J'avais soif d'honneur. Et je ne retrouverai l'honneur aujourd'hui que parmi les morts ?

(p. 292)

Toutefois dans *L'Etat de Siège* la raison pour laquelle il est une limite pour Diego qui ne commet pas de meurtre et pour laquelle il ne peut arriver à l'honneur que par le sacrifice de sa propre vie reste un peu ambiguë.

Pour le moment insistons sur les deux points suivants. Premièrement, Diego n'est ni chevalier, ni aristocrate, ni militaire. Ce n'est qu'un étudiant et, par conséquent, son sentiment de l'honneur est sans rapport avec la classe sociale à laquelle il appartient ni avec la réputation de sa famille comme dans le cas de Corneille ou de Vigny. En somme, l'honneur pour Diego constitue une dignité purement personnelle, une dignité d'homme : ce n'est qu'un respect de soi-même. Deuxièmement, comme nous l'avons déjà remarqué, Diego n'étant pas tout à fait pur, il lui est impossible de vivre en croyant à son innocence et à l'idée de la justice. Comme le dit le chœur : « Non, il n'y a pas de justice, mais il y a des limites » (p. 299),

1) « Je sais qu'ils ne sont pas purs. Moi non plus. » (p. 290)

Diego non plus ne peut franchir les limites et il ne parvient à l'honneur que par le sacrifice de sa propre vie.

Quoi qu'il en soit, l'honneur ne consiste-t-il pas essentiellement à définir une ligne, une limite qu'il est interdit de dépasser ? Ne tombe-t-on pas irrémédiablement dans le déshonneur ou dans la honte si l'on franchit cette ligne ou bien si l'on agit contrairement à ce que l'honneur prescrit ? Il est donc inévitable que l'honneur soit étroitement lié à des idées telles que la limite, le devoir ou le sacrifice etc. L'ouvrage qui va mettre en lumière la relation qui rattache ces idées les unes aux autres et qui va cristalliser la notion d'honneur chez Camus est *Les Justes* (1949), représenté un an après *L'Etat de Siège*, et dont l'intrigue et la morale seront insérées dans les chapitres de *L'Homme révolté* (1951), « Les Meurtriers délicats » et « La Pensée de Midi ».

En comparaison de *L'Etat de Siège*, *Les Justes* ne font du mot *honneur* qu'un emploi limité¹⁾ et il n'est que Kaliayev et Stepan à le prononcer. Camus l'emploie, nous semble-t-il, au cœur de l'action. L'exemple le plus important est, nous en parlerons un peu plus loin, celui de la scène où sont confrontés ces deux personnages. Chacun sait que Camus a écrit *Les Justes* en prenant comme modèle les *Souvenirs d'un Terroriste* de Savinkov. Cependant il faut bien noter ici qu'il n'existe pas de personnage du nom de Stepan dans le roman de l'écrivain russe et que l'utilisation du mot *honneur* dans la scène de la confrontation de Stepan et du protagoniste est une création originale de Camus.

Camus a dit qu'il avait essayé dans *Les Justes* d'obtenir « une tension dramatique par les moyens classiques, c'est-à-dire l'affrontement de personnages égaux en force et en raison » (p. 1733). En effet Kaliayev est confronté tour à tour avec Foka, avec Skouratov et avec la grande-duchesse dans le quatrième acte, mais la confrontation la plus impressionnante est celle de Kaliayev et Stepan vers la fin du deuxième acte. Kaliayev n'a pas lancé la bombe sur le grand-duc parce qu'il y avait des enfants dans la calèche du celui-ci. Stepan lui reproche son acte : il est convaincu que la fin justifie les moyens et que tout est permis pour la révolution. Devant ce reproche, Kaliayev justifie son acte par le mot *honneur*.

1) En effet, Camus n'utilise ce mot que p. 341.
dans les pages suivantes : p. 318, p. 340,

Kaliayev (*criant*).

[...] Frères, je veux vous parler franchement et vous dire au moins ceci que pourrait dire le plus simple de nos paysans : tuer des enfants est contraire à l'honneur. Et si un jour, moi vivant, la révolution devait se séparer de l'honneur, je m'en détournerais. Si vous le décidez, j'irai tout à l'heure à la sortie du théâtre, mais je me jeterai sous les chevaux.

Stepan

L'honneur est un luxe réservé à ceux qui ont des calèches.

Kaliayev

Non. Il est la dernière richesse du pauvre. Tu le sais bien et tu sais aussi qu'il y a un honneur dans la révolution. C'est celui pour lequel nous acceptons de mourir. (pp. 339-340)¹⁾

Cette citation montre bien que l'honneur même dans cette pièce n'a rien à voir avec la noblesse. Il faut noter néanmoins que ce que ce mot implique n'est autre que la noblesse d'esprit, aristocratie de l'esprit pour ainsi dire. S'il est permis de tuer le grand-duc au prix de sa propre vie, tuer des enfants est contraire à l'honneur : c'est une honte. Un peu avant cette discussion violente, Dora avait dit à Stepan : « Yanek accepte de tuer le grand-duc puisque sa mort peut avancer le temps où les enfants russes ne mourront plus de faim. Cela déjà n'est pas facile. Mais la mort des neveux du grand-duc n'empêchera aucun enfant de mourir de faim. Même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites » (pp. 337-338). Tout en observant les limites que prescrit l'honneur, Kaliayev nous montre ce que signifie la dignité de l'homme.

Dans ce cas, quand cette valeur a-t-elle pu apparaître dans le cerveau de Camus? Sous l'occupation nazie, Camus croyait à son innocence, absolutisait l'idée de justice et se lançait à corps perdu dans la Résistance. Cependant, aussitôt après la Libération, de 1944 à 1945, au cours d'une vive controverse avec Mauriac sur l'épuration des collaborateurs et à travers le procès et l'exécution de Brasillach, Camus a fini par prendre conscience du crime d'avoir participé, quoiqu'indirectement, au meurtre d'un homme. Il a fini par ne plus absolutiser ni son innocence ni l'idée de justice et par se rendre compte de leurs limites. Or, au cours de cette

1) De plus cet acte se termine par le texte ironique de Stepan où retentit le son [ɔnɛr] : « Oui, Alexis, recommencer...

Mais il faut bien faire quelque chose pour l'honneur! » (p. 341).

crise de l'esprit, Camus a lu les *Souvenirs d'un Terroriste* de Savinkov et a connu Kaliayev. Il a noté dans ses *Carnets* l'impression qu'il en a retirée.

Terrorisme.

La grande pureté du terroriste style Kaliayev, c'est que pour lui le meurtre coïncide avec le suicide (cf. Savinkov : *Souvenirs d'un terroriste*). Une vie est payée par une vie. Le raisonnement est faux, mais respectable. (Une vie ravie ne vaut pas une vie donnée.) Aujourd'hui le meurtre par procuration. Personne ne paye.

1905 Kaliayev : le sacrifice du corps. 1930 : le sacrifice de l'esprit¹⁾.

Camus n'a-t-il pas découvert dans la vie d'un terroriste russe, qui n'avait pas voulu dépasser une certaine limite, une nouvelle valeur qui le sauverait de la crise de conscience qu'il connaissait alors et qui lui permettrait de triompher du nihilisme ?²⁾ Camus aurait fait cette lecture au mois de juin 1947. Il projette immédiatement la composition d'un ouvrage et en note le plan dans ses *Carnets*³⁾. Après cette date, on y voit apparaître des esquisses des *Justes* et des *Meurtriers délicats* (publié à part en janvier 1948, un peu avant la représentation de *L'Etat de Siège*, et puis inséré dans *L'Homme révolté*).

Quant à *L'Etat de Siège*, il n'en est pas de trace concrète dans les *Carnets* et il est difficile de déterminer la date à laquelle Camus a commencé à l'écrire. Mais d'après l'« Avertissement »⁴⁾, il est loisible de supposer que la date où Barrault a demandé à Camus d'écrire la pièce est un peu antérieure à la publication de *La Peste* en juin 1947. Et l'achèvement de la première version a lieu au début de l'année 1948 puisque Camus envoie à Jean Grenier une lettre datée du 21 janvier 1948 ainsi conçue : « J'ai passé ces derniers temps à lutter contre les emmerdeurs et les fausses obligations pour pouvoir travailler aux dialogues d'un spectacle que je viens de terminer pour Barrault. En dehors de ça, je n'étais capable de rien. Et puis j'ai fui en Suisse voir Michel Gallimard et commencer en même temps ma pièce sur les terroristes russes de 1905⁵⁾. » Ainsi donc,

1) C. II, p. 199.

2) Camus conclura, en effet, le chapitre intitulé « Les Meurtriers délicats » dans *L'Homme révolté* avec la phrase suivante : « Kaliayev et ses frères triomphaient du nihilisme ». Voir Pl. II, p. 579.

3) Voir C. II, p. 201.

4) « Lorsqu'il [=Barrault] apprit que, de mon côté, j'allais publier un roman sur le même thème, il m'offrit d'écrire des dialogues autour de ce canevas. » (p. 187)

5) *Correspondance Albert Camus — Jean Grenier, op. cit.*, p. 140.

la période qui va de la proposition de Barrault jusqu'à l'achèvement de la première version de *L'Etat de Siège* coïncide presque, comme nous venons de le remarquer, avec la période de la conception, jusqu'à l'ébauche des *Justes* d'une part et jusqu'à l'achèvement des *Meurtriers délicats* d'autre part. En outre, Camus n'a pas cessé d'apporter des remaniements à *L'Etat de Siège* durant les répétitions mêmes¹⁾. Nous pouvons supposer, par conséquent, que Camus a continué à le remanier tout en écrivant *Les Justes* dont « il achève le premier état » « en février 1949²⁾. » Ainsi donc, le sentiment de l'honneur que Camus a découvert dans la vie de Kaliayev se manifeste, d'abord, non pas dans *Les Justes* mais, sous une forme un peu ambiguë, dans *L'Etat de Siège*.

Deux ans après la représentation des *Justes*, Camus applaudira dans « La Pensée de Midi », dernier chapitre de *L'Homme révolté*, à la manière de vivre de Kaliayev qui a montré ce que c'était que l'honneur et l'a incarné tout en gardant la mesure.

S'il tue lui-même, enfin, il acceptera la mort. Fidèle à ses origines, le révolté démontre dans le sacrifice que sa vraie liberté n'est pas à l'égard du meurtre, mais à l'égard de sa propre mort. Il découvre en même temps l'honneur métaphysique. Kaliayev se place alors sous la potence et désigne visiblement, à tous ses frères, la limite exacte où commence et finit l'honneur des hommes³⁾.

Camus a dressé la liste des dix mots qu'il préférerait et *l'honneur* est l'un d'entre eux :

Le monde, la douleur, la terre, la mère, les hommes, le désert, l'honneur, la misère, l'été, la mer.

Inédit (mars 1951-décembre 1953)⁴⁾.

1) « Il [=Camus] s'épuisait à écrire *L'Etat de Siège*; il expliqua à Jean Grenier qu'il y travaillait depuis cinq semaines, de 3 heures de l'après-midi à 2 heures du matin, tous les jours, afin de remettre à Barrault un texte satisfaisant à temps pour les premières répétitions. Non seulement il y travailla jusqu'à la dernière minute, mais il continua encore après que les répétitions eurent commencé. » Herbert R. Lottman,

op. cit., p. 459.

2) « Présentation » par Roger Quilliot, p. 1824.

3) Pl. II, p. 689.

4) Jean-Claude Brisville, *Camus*, Gallimard, 1970, p. 149. Nous avons su après la publication de *Carnets III* que Camus y a introduit la même note mais non datée; la date serait fixée sans faute à 1951. Voir C. III, p. 15.

Cette liste comporte des mots pour lesquels Camus a éprouvé toute sa vie une grande affection. Mais, et la date à cet égard est significative, on n'y trouve plus de mots tels que *la justice* et *l'innocence*, mots qu'il n'aurait pas manqué de signaler au milieu des années 40. Quand on réfléchit à ce que l'honneur signifie pour Camus, dans ce cas-là aussi, la date a son importance : elle prouve que cette nouvelle valeur, conceptualisée peut-être après 1947¹⁾, continue, même au début des années 50, à constituer un soutien moral pour Camus.

Cette tendance ne se modifiera jamais. A l'occasion de la réédition de *L'Envers et l'Endroit* en 1958, Camus écrit une « Préface » qu'une critique appelle d'ailleurs « le meilleur portrait de Camus²⁾ » et vers la fin de laquelle on trouve le passage suivant, véritable profession de foi camusienne.

Et peut-il vraiment prêcher la justice celui qui n'arrive même pas à la faire régner dans sa vie ? Si, du moins, on pouvait vivre selon l'honneur, cette vertu des injustes ! Mais notre monde tient ce mot pour obscène ; aristocrate fait partie des injures littéraires et philosophiques. Je ne suis pas aristocrate, ma réponse tient dans ce livre : voici les miens, mes maîtres, ma lignée ; voici, par eux, ce qui me réunit à tous. Et cependant, oui, j'ai besoin d'honneur, parce que je ne suis pas assez grand pour m'en passer !³⁾

Il s'agit là de la part de Camus d'un aveu dénué d'artifice. Il se glorifie d'être sensible à l'honneur quoique ce soit en général considéré comme une conception périmée. Notons bien ici que le texte définitif de la « Préface » est, selon les dires de Roger Quilliot⁴⁾, presque au point en 1954 et que le passage que nous venons de citer ne présente pas de variantes. Ce qui prouve que l'honneur pour Camus n'a rien perdu de sa valeur et que son attitude n'a subi aucun changement depuis la première version dactylographiée de 1954 jusqu'à la publication de 1958.

Nous pouvons trouver, en effet, dans les *Carnets* quelques notes

1) Nous avons supposé que cette nouvelle valeur avait été conceptualisée par la rencontre avec Kaliayev. Mais elle ne serait pas née d'une mutation : ce désir latent aurait existé depuis longtemps chez Camus. Ses impressions de la lecture de *Servitude et Grandeur militaires* de Vigny, impressions consignées dans les *Carnets* au commencement de l'année 1941 le prouvent, à notre

avis. Voir C. I, p. 223.

2) Pol Gaillard, *Albert Camus*, Bordas, 1982, p. 30.

3) Pl. II, p. 11.

4) « Nous ignorons à quelle date fut rédigé le texte définitif ; en tout cas, il était au point en 1954 quand Camus me le fit lire en dactylographie. » « Commentaires » par Roger Quilliot, *ibid.*, p. 1180.

significatives sur l'honneur qui est devenu pour lui le moyen de survivre à cette époque difficile. Citons-en un exemple.

6 novembre 56¹⁾.

Devant la menace constante de la destruction totale par la guerre — la privation donc d'avenir — quelle morale peut nous permettre de vivre seulement dans le *présent* ? Honneur et liberté²⁾.

L'honneur pour Camus, comme nous l'avons remarqué plus haut, ne signifie autre chose que noblesse d'esprit, aristocratie de l'esprit. Nous pouvons constater en effet dans *Carnets III (mars 1951-décembre 1959)* une soudaine augmentation de l'emploi du mot *aristocratie*. Citons un exemple. On voit facilement que ce se rattache étroitement à la notion d'honneur chez Camus.

Quoi qu'il prétende, le siècle est à la recherche d'une aristocratie. Mais il ne voit pas qu'il lui faut pour cela renoncer au but qu'il s'assigne hautement : le bien-être. Il n'y a d'aristocratie que du sacrifice. L'aristocratie est d'abord celui qui donne sans recevoir, qui *s'oblige*³⁾.

On peut comprendre pourquoi Camus a donné à d'Arrast une origine noble : d'Arrast trouve enfin « le royaume » et constitue le héros le plus impressionnant et le plus positif du recueil de nouvelles, *L'Exil et le Royaume*.

La notion d'honneur chez Camus, dans ses dernières années, montre non seulement un lien plus étroit avec l'aristocratie de l'esprit mais elle connaît aussi une autre modification subtile. Dans le cas de Diego dans *L'Etat de Siège*, comme dans celui de Kaliayev dans *Les Justes*, il existait un mal absolu tel que la Peste ou le despotisme contre lequel ils luttèrent. Ils ont choisi leur camp entre deux groupes qui s'opposaient. Bien que l'honneur pour eux constitue, comme nous l'avons remarqué plus haut, une dignité purement personnelle, vivre selon l'honneur a pris inévitablement, en conséquence, un sens collectif et social. Par contre, dans les ouvrages des dernières années de Camus, avec la disparition du mal ab-

1) La datation de « 6 novembre 56 » serait une erreur manifeste : cette note aurait été écrite en été 1955.

2) C. III, p. 177. Voir aussi *ibid.*, p. 30, p. 43 et C. II, p. 281.

3) C. III, p. 19. Nous en trouvons d'autres exemples intéressants dans les pages suivantes : *ibid.*, p. 64, p. 90, p. 105, p. 106, p. 135, pp. 187-188.

solu, Daru par exemple dans *L'Hôte* ne peut plus choisir entre deux groupes qui s'opposent. Quand il reçoit de Balducci, vieux gendarme qu'il connaît depuis longtemps, l'ordre d'amener à la police un Arabe qui a commis un meurtre, il pense :

Le crime imbécile de cet homme le révoltait, mais le livrer était contraire à l'honneur : d'y penser seulement le rendait fou d'humiliation. Et il maudissait à la fois les siens qui lui envoyaient cet Arabe et celui-ci qui avait osé tuer et n'avait pas su s'enfuir. (p. 1621)

Daru, homme d'honneur, décide finalement de donner à l'Arabe la possibilité de s'enfuir s'il le désire. Etant donné que l'homme est contraint de vivre dans un certain cadre social, l'honneur implique nécessairement, quel qu'il soit, quelque chose de social. Cependant, pendant les dernières années de l'existence de Camus, le conditionnement social de l'honneur a de moins en moins d'influence et de portée. Autrement dit, l'honneur devient une affaire plus personnelle. Livrer un homme est contraire à l'honneur : il s'agit là d'une conduite honteuse. L'échange de propos entre le gendarme et Daru est caractéristique à cet égard.

— [...] Moi non plus, je n'aime pas ça. Mettre une corde à un homme, malgré les années, on ne s'y habitue pas et même, oui, on a honte. [...]

— Je ne le livrerai pas, répéta Daru.

— C'est un ordre, fils. Je te le répète.

— C'est ça. Répète-leur ce que je t'ai dit : je ne le livrerai pas.

[...]

— Ne sois pas méchant avec moi. Je sais que tu diras la vérité. Tu es d'ici, tu es un homme. [...]

(p. 1616)

Cette attitude de Daru qui respecte l'honneur et qui veut être un homme n'est-elle pas en rapport avec la conception que se fait Camus de l'homme ? Camus qui fut formé par sa vie à Alger où il a passé sa jeunesse n'a-t-il pas élaboré à cette époque sa propre conception de l'honneur bien qu'il n'ait jamais employé dans ses premières œuvres le mot *honneur* ? Prenons l'exemple d'un passage des *Noces*.

Et je crois bien que la vertu est un mot sans signification dans toute l'Algérie. Non que ces hommes manquent de principes. On a sa morale, et bien particulière. On ne « manque » pas à sa mère. On fait respecter sa femme dans les rues. On a des égards pour la femme enceinte. On ne tombe pas

à deux sur un adversaire, parce que « ça fait vilain ». Pour qui n'observe pas ces commandements élémentaires, « il n'est pas un homme », et l'affaire est réglée¹⁾.

Cette morale de l'homme que Camus dans ses premières années n'a jamais exprimée ni définie concrètement, il finit par l'appeler, dans ses dernières œuvres, l'honneur. Ainsi, c'est par l'analyse du mot *honneur* qu'est attesté le retour aux sources qu'effectue Camus à la fin de sa vie. *Le Premier Homme*, dernière œuvre de Camus, étant inédit, on ne peut pas l'affirmer nettement, mais ne pourrait-on pas supposer que l'*honneur* est à rattacher au mot *homme* et prend une signification extrêmement importante ?

Yosei MATSUMOTO

Professeur adjoint
à l'Université de Hiroshima

1) Pl. II, p. 72. On retrouvera cette morale de l'homme dans *L'Étranger*. Non seulement Meursault mais aussi Raymond

en observent les règles. Rappelons les scènes de l'affrontement sur la plage avec les deux Arabes. Voir p. 1164, p. 1166.